

La critique Enclave de tolérance

Louis Bélanger

Numéro 92, mai 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41895ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, L. (1997). La critique : enclave de tolérance. *Liaison*, (92), 18–20.

La fiction *homosexuelle* se distinguerait-elle d'autres fictions où interviennent le texte, le contexte, l'intertexte? Selon qu'on soit convaincu de l'existence d'une poétique gaie ou qu'on se surprenne de la rareté des narrations dites homosexuelles dans lesquelles les héros sont entourés d'amis hétérosexuels tolérants, la question divise. Au pire, elle donne lieu à des excès de militantisme tous azimuts ; au mieux, elle piège les discours dans les frontières ambivalentes du «dicible» et de l'indicible.

Mon propos laisse à d'autres l'évocation des pathologies du placard, de la victimisation ou de la valorisation de l'individualisme pour aborder la problématique du récit homosexuel. Il s'inspire de l'hypothèse que l'instance critique représente, à titre de discours réflexif sur le sujet, une enclave de tolérance eu égard à la transgression des valeurs sociales véhiculées par l'homosexualité. Cet article se limite à une analyse des comptes rendus critiques publiés sur trois œuvres récentes : **Souvenir de Daniel** (Ottawa : Le Nordir, 1995, 56 p.) de Gaston Tremblay, **Le Mal aimé** (Ottawa : Le Nordir, 1994, 124 p.) de Paul-François Sylvestre, et **Le Messie de Belém** (Montréal : Herbes Rouges, 1996, 197 p.) de Pierre Samson.

«Un beau cadeau»¹, conclut Benoit Migneault du récit poétique, **Souvenir de Daniel**, qui relate les amours heureuses et tragiques du narrateur et d'un Daniel, que le sida emporte. Le chroniqueur oriente sa lecture du texte sur le mélange de passion et de sobriété qui émane de l'écriture de Gaston Tremblay et ce, en dépit des souffrances que peut susciter un sujet aussi cruel : «Il en faut beaucoup pour qu'une larme perle à mes yeux et pourtant, Gaston Tremblay y est parvenu sans grandes difficultés au fil des images, au cœur des émotions avec toute la simplicité inhérente à un véritable élan de sincérité».²

Paul-François Sylvestre relève également l'intensité des émotions, notamment les nombreux passages où les peurs obsessives du narrateur signaleraient la difficulté de s'accepter tel qu'il est, homosexuel. L'omniprésence de l'imagerie religieuse dans **Souvenir de Daniel** suggère au critique qu'on «ne doute pas que la religion exerce une emprise certaine sur le narrateur et que la sensualité religieuse, la mystique peut-être, s'insinue dans ce qu'il y a de plus charnel»³. Familier avec l'œuvre de Gaston Tremblay, Sylvestre observe que les rabats de couverture du livre reprennent deux poèmes antérieurement publiés dans **La Veuve rouge**, dont l'un annonce le tragique à venir dans le récit et une forme de libération pour son auteur : «on dit souvent que l'écriture libère et je crois qu'en se libérant d'un secret longtemps entretenu, Gaston Tremblay a écrit dans une liberté totale»⁴.

Michel Lord projette la charge émotive de **Souvenir de Daniel** dans le rôle qu'y joue la musique : religieuse pour exalter les mélanges de mysticisme et d'amours charnelles, blues pour évoquer l'appartenance de l'auteur à sa terre natale, Sudbury, ou sa distance de l'être cher. Les rythmes culminent dans un pathos de plus en plus accentué au point de se perdre dans un cri de douleur intense, celui-là même qui émane de la «fosse commune des sidatiques d'Amérique»⁵. Lord qualifie d'ailleurs de

«chant funèbre» et de «danse des morts» cette «unique nouvelle, polymorphe et émouvante, qui n'évite pas toujours la grandiloquence, [qui] mérite d'être lue comme une longue épitaphe en mémoire des victimes de l'amour catastrophique dont on a si longtemps eu honte de parler»⁶.

Le récit de Gaston Tremblay lègue ainsi un héritage culturel où priment la tendresse amoureuse, l'affliction émotive et la sincérité d'un vibrant témoignage à la mémoire collective des victimes du sida. La facture intimiste, voire autobiographique, du récit est en quelque sorte récupérée au profit d'un témoignage élargi à la grandeur d'un drame humain à teneur plus universelle. **Souvenir de Daniel** émeut par la quotidienneté de la souffrance qui est vécue en crescendo par son narrateur.

Le Mal aimé de Paul-François Sylvestre raconte sur un ton plus frivole les tribulations amoureuses d'un gai dans la quarantaine en quête du partenaire qui comblera ses attentes sexuelles, culturelles et sentimentales. Le roman n'a pas été sans soulever quelques passions en Ontario français et dans l'Outaouais québécois, lieux où la critique littéraire s'est surtout manifestée. À Toronto d'abord, l'œuvre fait réagir selon les politiques éditoriales des publications qui en ont traité. Mireille Desjarlais-Heyneman, avant d'admettre que **Le Mal aimé** constitue le meilleur de tous les romans qu'elle ait lus de Paul-François Sylvestre, choisit de mettre ses lecteurs en garde : «Dès la première phrase du **Mal aimé** (que je n'oserais répéter ici), Paul-François Sylvestre montre ses couleurs. Sylvestre, qui jusqu'à cet ouvrage astreignait son écriture romanesque à une trame basée sur la petite histoire ontarienne, se laisse aller dans **Le Mal aimé** avec une sincérité qui nous étonne et nous rejoint...»⁷

On apprend de ce roman «véritable» qu'il n'est pas seulement un «essai sur les gais» mais une étude sur la solitude amoureuse qui démasque quelques vérités sur le milieu homosexuel, exercice qui risquerait de choquer certains lecteurs. La critique se surprend que l'auteur n'ait pas opté pour un pseudonyme : «Ceci dit, j'ai non seulement admiré le courage de l'auteur de publier ce roman sous son nom et dans la société franco-ontarienne dont il fait partie, mais j'ai également aimé la facture de l'œuvre elle-même. Elle est simple et de style direct mais sûrement efficace...»⁸

Ce qu'on n'ose répéter dans les pages littéraires de *L'Express* se transforme en «passages juteux» dans le compte rendu de Gilles Marchildon publié dans *Lexicon*, périodique gai et bilingue de Toronto. Citant quelques emprunts de Sylvestre à une mythologie érotique gaie contemporaine («motard à l'allure dure mais au cœur tendre», «beau garçon au corps de Jeff Stryker et à la gueule de Roch Voisine»), Marchildon émet l'idée que le «lecteur gai pourra facilement se reconnaître lorsqu'il est question des excès romantiques» mais que, par ailleurs, «n'importe qui pourra s'identifier aux descriptions des déceptions amoureuses»⁹. Au-delà de l'orientation sexuelle de

VE DE TOLÉRANCE

ses lecteurs, cette singulière distinction voile bien des mystères sur la «solitude et le mode de vie de bon nombre d'homme gais»¹⁰ qu'illustrerait **Le Mal aimé**.

Claude Laverdière, de la revue montréalaise *Homosapiens*, fait fi des énigmes sentimentales gaies et s'en prend à ce qu'il identifie à une certaine banalité esthétique dans le roman : «Ça aurait pu être intéressant, mais ça l'est très peu. Peu d'originalité narrative. Pas de trouvaille littéraire. Bourré de lieux communs et de clichés. Le pire : les scènes de baise... À éviter si vous aimez la littérature érotique!»¹¹ Ce jugement sans appel trouve écho chez Christian Lemay, pour qui la multiplication des partenaires et des scènes torrides auxquelles elle donnent lieu émousse l'intérêt du lecteur : «le protagoniste se complait à nous décrire les caractéristiques de l'habitus homosexuel comme s'il voulait normaliser (lire banaliser) sa propension vers les hommes»¹².

De tous les critiques, seule Lara Mainville perçoit dans **Le Mal aimé** une forme de plaidoyer de l'homosexualité, présentée comme un mode de vie «à part entière» : «L'altérité est majoritaire dans ce roman où les hétérosexuels et les femmes sont relégués à la toile de fond, lorsqu'ils ne sont pas évacués complètement du récit»¹³. Elle y décèle la présence d'une marginalité triomphante, une tentative de créer un espace «libéré des préjugés» dont il ne reste à déduire qu'ils seraient l'apanage exclusif des «évacués» de la narration. Peut-être, mais nombre d'observateurs ont plutôt été séduits par la légèreté du ton qu'adopte Paul-François Sylvestre dans sa reconstitution d'un espace gai. Claude Couillard précise qu'un désir ludique d'amusement s'impose à une volonté de provocation dans le roman : «Qu'il s'agisse de cette manie de zieuter la faune environnante, des inévitables amours internationales ou de la vie nocturne des parcs, tout y passe. Il y a même des passages clin d'œil décrivant le contenu de la vidéothèque de Gilles-Maurice et ses rayons de bibliothèque où figurent nombre de porte-étendards gais : les Genet, Navarre, Tremblay, Williams.»¹⁴

Andrée Poulin détourne l'attention de ses lecteurs d'une stratégie de mise en marché de l'éditeur du **Mal aimé** le présentant comme «récit homo-érotique qui, à ce jour, est allé le plus loin en Ontario français»¹⁵, avant d'en tirer l'image plus sobre du récit «d'un homme qui voudrait qu'on l'aime»¹⁶. Serge Quinty, lui, occulte toute intention de discours apologétique dans sa conclusion : «**Le Mal aimé** est un roman qui se lit très bien, en un seul coup, grâce à la vague d'images qui nous porte d'une couverture à l'autre. À lire, qu'on soit homosexuel ou non !»¹⁷ John Hare participe à cette vague de désacralisation de l'homosexualité dans l'œuvre de Sylvestre quand il invite les lecteurs du *Ottawa Citizen* à tirer leçon des plaisirs éphémères d'Alexandre : «In the end, it is not the erotic passages that remain in the reader's memory, but rather the difficulty of finding love and companionship. Frenetic sexual activity can be means of creating bar-

riers between individuals rather than of bringing them together.»¹⁸

Du courage de Paul-François Sylvestre à la solitude de son héros, du rejet de l'érotisme au thème de l'amour impossible, la réception critique du **Mal aimé** mise sur la sincérité et le courage du narrateur comme pour annihiler la part de subversion qu'il véhicule. L'homosexualité y donne l'impression d'être bafouée dans la mesure où la critique en diffuse l'image d'un thème plus proche du succédané à n'importe quelle histoire d'amour que d'une plate-forme à la remise en question des rapports sociaux. En bout de ligne, **Le Mal aimé**, c'est un peu tout le monde dans l'anonymat de sa soif d'aimer.

Le dithyrambe unanime qui accompagne la publication du **Messie de Belém** de Pierre Samson permet de croire à une critique mieux ciblée du roman homosexuel, d'autant plus que l'œuvre a fait vibrer tout ce qui bouge d'instances de légitimation dans la littérature québécoise. Hervé Guay, du journal *Le Devoir*, sonne l'appel : «Un ouvrage qui s'avère sans contredit la surprise littéraire de l'été. Un premier roman. Et quel roman! Il y a longtemps qu'un romancier québécois n'y était allé de la sorte pour saisir son lecteur.»¹⁹ À faire rêver même l'éditeur le plus insensible à la gloire institutionnelle, cette salve d'honneurs est redoublée par l'humilité et la candeur d'un romancier qui n'est pas sans reconnaître la valeur du risque associé aux conditions d'entrée dans la *grande* littérature. Évoquant avec modestie le travail de scripteur qui l'occupait jusqu'à ce qu'il abandonne tout pour se consacrer à la rédaction du **Messie de Belém**, Samson déclare : «Il est sûr que c'est un peu la prison, écrire pour les autres, que ce soit des questions pour *Jeopardy*, des énigmes pour *Fort Boyard*, des slogans pour *Christiane Charette en direct* ou des blagues pour *Ad Lib*. Mais c'était juste pour travailler pour gagner sa croûte. Et c'était une autre personne que moi qui écrivait, un autre personnage qui entraînait... D'autre part, bien sûr que ça a été libérateur de faire quelque chose gratuitement et de prendre le risque de couper les ponts avec tout le monde au moment même où on m'offrait du travail en quantité comme pigiste.»²⁰

Le courage de la gratuité s'exprime dans un roman dont Marie-Sissi Labrèque résume ainsi la trame : «**Le Messie de Belém**, c'est l'histoire d'un homme torturé à mort parce qu'il a aimé un autre homme. Il deviendra le messie d'un pays qui ne le mérite pas. Sa vie et son ascension comme légende sont racontées en six parties, par différentes personnes...»²¹.

L'évocation d'un Brésil inventé trouve sa pleine justification dans la riche métaphore biblique qui couronne l'œuvre. Son héros, Jadson Caldeira, partage les mêmes valeurs que celles du sauveur judéo-chrétien, comme les initiales. «Un Dieu gai ? Pourquoi pas. Ce n'est pas la seule promenade hors des sentiers battus dans ce roman»²², nous dit Julie Sergent, si on accepte une certaine largesse dans ce que l'ouvrage propose de l'amour, du martyre et du style de son auteur que décrit André Roy : «Descente aux enfers, le roman est une explosion de lumières, une éjaculation élégiaque. L'élan du désir



qui anime Jadson trouve son répondant dans l'érotisation de la langue, dans l'énergie jouissive des mots, dans leur panache prenant la forme d'un lyrisme énergique comme un pénis et doux comme une pénétration.»²³

Souffrance, sensualité, tragédie, torture, sacrifice, génie, agissent de concert et produisent une véritable révélation littéraire aux yeux de la critique. Mais Samson garde la tête froide, lui dont le succès rejaillit sur son éditeur qui aurait été autre si Boréal n'avait pas tenté de purger l'angle gai du roman, comme le raconte Samson : «si ça avait été Boréal qui l'avait publié, associé avec le Seuil, ça serait peut-être le nirvana aujourd'hui... Mais avec les conditions que la maison mettait, je lui ai dit non.»²⁴ Chassés du temple, les marchands se sont tournés vers d'autres paradis.

Ce survol met en lumière la neutralité que semble adopter l'institution littéraire dans son traitement des défis culturels posés par l'homosexualité. En abordant la fiction gaie comme *toutes les autres*, la critique maintient en revanche le silence sur le contenu polémique de l'œuvre, qu'elle choisit d'investir sous l'angle quasi exclusif de ses qualités formelles. L'espace laissé vacant du dire homosexuel témoigne d'une ambiguïté embarrassante pour le tolérantisme d'une critique tournée vers les maniérismes de ce dire.

LOUIS BÉLANGER
UNIVERSITÉ DU N.-B.

1. Benoit Migneault, «Comme une tonne de briques», *Attitude*, 19 oct.-2 nov. 1995, p. 16.
2. *Ibid.*
3. Paul-François Sylvestre, «Récit poétique d'une grande authenticité», *Liaison*, novembre 1995, p. 37.
4. *Ibid.*
5. Gaston Tremblay, *Souvenir de Daniel*, p. 53.
6. Michel Lord, «Le (dé)voilement de la douleur», *Lettres québécoises*, n° 81, printemps 1996, p. 32.
7. Mireille Desjarlais-Heyneman, «Une passion qui passe la rampe», *L'Express*, semaine du 8 au 14 novembre 1994.
8. *Ibid.*
9. Gilles Marchildon, «Un mal aimé sentimental», *Lexicon*, June 1994.
10. *Ibid.*
11. Claude Laverdière, «Érotisme ou cochonnerie?», *Homosapiens*, n° 8, vol. 1, juin 1994, p. 7.
12. Christian Lemay, «Les fesses de la zébrasse sont-elles rêches ou revêches?», *Zone*, février 1996, p. 16.
13. Lara Mainville, «Fantasmes à fleur de peau», *Zone*, novembre 1994, p. 19.
14. Claude Couillard, «Un livre sérieux qui amuse au lieu de provoquer», *Liaison*, mai 1994, p. 39.
15. Andrée Poulin, «L'habit ne fait pas le moine», *LeDroit*, 9 avril 1994, p. A-13.
16. *Ibid.*
17. Serge Quinty, «Entre fantasme et fantaisie», *La Rotonde*, 26 mai 1994.
18. John Hare, «Children's author writes marvellous novel for adults», *The Ottawa Citizen*, 22 mai 1994.
19. Hervé Guay, «Une liberté en attire une autre», *Le Devoir*, 7 sept. 1996, p. D-1.
20. *Ibid.*, p. D-2.
21. Marie-Sissi Labrèche, «La dernière tentation», *Montréal Campus*, 11 décembre 1996.
22. Julie Sergent, «Amour, rage et mer», *Lettres québécoises*, n° 84, hiver 1996.
23. André Roy, «Le Messie de Belém», *Fugues*, juillet 1996.
24. Marie-Sissi Labrèche, *op. cit.*

Anne Claire, **Le Pied de Sappho**, conte érotique,
Laval, Éditions Trois, 1996, 192 pages.

Si Sappho m'était contée...

Créatrice du lyrisme érotique, Sappho, la légende grecque, a enrichi le lyrisme de tous les temps et elle continue de le faire comme le prouve le délicieux conte érotique auquel nous convie Anne Claire. Réincarnée en plein XX^e siècle, la nouvelle Sappho naît avec une physionomie plus que particulière : une seconde vulve s'est greffée à son pied et ce dédoublement n'a fait que multiplier ses ardeurs. Handicap ou bénédiction des dieux ? La fascination des uns n'a d'égal que le dégoût des autres. Selon la réaction, la vie de Sappho connaîtra plusieurs revers où elle éprouvera tantôt l'offense du rejet, tantôt l'adulation la plus complète de ses proches.

ANNE CLAIRE
PSEUDONYME DE
NANCY VICKERS
LAURÉATE DU
PRIX TRILLIUM 1997
(EX AEQUO AVEC
ALAIN BERNARD
MARCHAND)



PHOTO : CLAUDE GUILLEMETTE LAMIRANDE

Véritable jardin de signes et de symboles, l'érotisme du **Pied de Sappho** prend sa source dans la mémoire collective de l'univers du conte. Il s'abreuve de cet élixir de jeunesse afin de faire goûter à son lecteur le plaisir de revisiter ces histoires avec l'œil alerte et sexué de l'adulte. Plongeant dans un fonds culturel fort riche de connotations sexuelles inavouées, **Le Pied de Sappho** apporte une chaleur nouvelle à l'imaginaire sclérosé d'une série de contes traditionnels. Le bonheur de ce texte tient du fait qu'il réussit à faire fondre les statues de sel, qu'il montre la Belle planter ses griffes au sein du velours de la Bête, qu'il fait rougir le petit Chaperon, bref qu'il parvient à émouvoir la réalité figée de la symbolique des contes, et ce, pour le plus grand plaisir des lecteurs.

Sous la plume habile de l'auteur, les plaisirs saphiques donnent lieu à un déferlement d'images des plus singulier qui met en valeur les constructions stylistiques de l'écrivain. Soucieuse de l'effet à produire, Anne Claire varie son champ lexical et métaphorique en fonction des lieux du conte. Comparée à une déesse, Sappho vibre telle une « galaxie de velours et de feu, le lait des étoiles miroita[nt] sur la langue d'India ».

Si le caractère charnel, sensuel du jeu érotique semble aux antipodes de la moralité coutumière des contes, la réussite d'Anne Claire réside sans contredit dans cette morale ambivalente, à savoir que, par-delà le bien et le mal, le plaisir est une déesse qui s'abreuve à plus d'une source.

CHRISTIAN LEMAY